

LES ARMEMENTS DE L'AVENIR

CONFÉRENCE FAITE LE JEUDI 30 MAI 1895
À LA MAIRIE DU IX^e ARRONDISSEMENT DE PARIS,

PAR

FRÉDÉRIC PASSY

Membre de l'Institut,
Président de la Société française pour l'arbitrage entre nations.

Prix : 20 centimes

A PARIS

Au bureau de la Société française pour l'arbitrage

RUE DE CONDE, 29

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARBITRAGE
Siège Social
10, Rue Pasquier, PARIS

En vente
au bureau de la Société française d'arbitrage

L'exemplaire.....	0 fr. 20
Les 10 exemplaires.....	1 — 75
Les 50 —	7 —
Les 100 —	12 —

LES ARMEMENTS DE L'AVENIR ⁽¹⁾

MESDAMES, MESSIEURS,

On a dit souvent, et non sans motif : menteur comme une épitaphe. Je ne voudrais pas que vous puissiez dire, bien que ce soit vrai quelquefois, après m'avoir entendu : menteur comme un programme de conférence. C'est pourquoi je ne crois pas inutile de vous indiquer tout de suite comment vous devez entendre ce titre : les armements de l'avenir.

Vous avez peut-être pensé que j'avais l'intention de mettre sous vos yeux, une fois de plus, et en insistant sur les couleurs les plus sombres, le tableau des incessants développements des armements actuels ; de vous montrer ce qu'ils coûtent de plus en plus en argent ; ce qu'ils enlèvent de plus en plus au travail et ce que, si malheureusement ils venaient à servir, ils enlèveraient de plus en plus d'existences humaines. Je ne dirai pas que ce point de vue me soit indifférent : je le toucherai ; mais ce n'est pas là l'objet principal que je me propose. Ce que je voudrais vous faire remarquer, ce sur quoi je voudrais appeler votre attention, c'est l'apparition d'un esprit nouveau qui n'est

(1) Conférence faite le jeudi 3^e mai 1895 à la mairie du IX^e arrondissement de Paris, par M. Frédéric Passy.

pas dû uniquement au développement des armements de l'avenir ou du présent, qui est dû, je le crois, pour une partie, à des causes morales, parmi lesquelles mes amis et moi pouvons peut-être mettre quelque chose à notre actif, mais à l'éclosion duquel a contribué, vous le verrez tout à l'heure, ce développement de plus en plus prodigieux et effrayant des armements d'aujourd'hui et de demain.

Ce que les armements nous coûtent, nous le savons ou nous devrions le savoir. J'ai eu moi-même occasion de le dire, notamment dans une des brochures qu'analysait, il y a un instant, M. le Secrétaire général, et que j'ai mises à votre disposition. J'ai montré les centaines et centaines de milliards dépensés, car c'est par centaines de milliards qu'il faut compter, au cours de ce siècle. J'ai montré les dizaines de millions d'existences humaines fauchées par les guerres anciennes avant qu'on eût à sa disposition les armements nouveaux qui, paraît-il, sont capables de faire beaucoup mieux ou beaucoup plus mal.

Tout cela, je le répète, est plus ou moins connu; on y revient tous les jours. Cette semaine, à une conférence à laquelle j'assistais, un de mes anciens collègues de la Chambre des députés, qui est médecin, tenait à la main un journal de médecine, *la Thérapeutique rationnelle*. A propos des mémoires du baron Larrey, ce journal faisait l'énumération des massacres d'existences humaines commis depuis la Révolution française jusqu'à la fin de l'Empire et ensuite. Je crois bien, je l'avoue, que *la Thérapeutique rationnelle* force un peu les chiffres; je pourrais demander au savant docteur Lagneau, ici présent, et qui s'est beaucoup

occupé de ces questions, de vérifier les totaux donnés par le journal. Je ne crois pas qu'il soit exact de dire que pendant vingt-trois ans, de 1791 à 1814, la France a perdu 5.000.000 d'hommes, 600 par jour, et l'Europe 16.600.000, ou 2.000 par jour. Mais ce que je sais de source certaine, ce que j'ai eu l'occasion de dire vingt fois, ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter, c'est que mon oncle Hippolyte Passy, en présence de M. Guizot, qui l'a confirmé devant l'Académie des Sciences morales et politiques, a recueilli de la bouche du Directeur général de la conscription sous l'Empire, M. d'Hargenvilliers, le chiffre de 1.750.000 morts pour les Français, constatées pendant les dix années de 1804 à 1815. Ajoutez-y les alliés et les ennemis, et vous verrez s'il est exagéré de porter à 6 ou 7 millions le total des morts dues aux guerres de Napoléon pendant la seule durée de l'Empire. La *Thérapeutique rationnelle* a bien raison lorsque, constatant l'étiollement des races par suite de ces épouvantables saignées, elle ajoute : « La guerre ne ravive pas le sang des nations, comme l'a dit de Moltke, elle l'appauvrit. »

Vous le voyez, il n'a pas été nécessaire de recourir aux engins actuels pour avoir des déperditions de richesses et d'hommes effrayantes. Mais l'on ne peut pas nier cependant que la science nouvelle, cette science que l'on a dit vendue au démon, cette science qui emploie la plus grande partie de ses forces et de ses ressources à préparer des procédés nouveaux et plus puissants de destruction, n'ait mis à la disposition des hommes des moyens de faire du mal aux hommes et d'appauvrir l'espèce humaine tels qu'on n'en avait jamais connus ni soupçonnés.

Et alors, qu'est-il arrivé? Jusqu'à présent c'était à la chair à canon que nous nous adressions pour lui demander si elle voulait toujours continuer à être chair à canon. A vrai dire, toutes les fois que nous avons eu occasion de lui faire cette demande, devant quelque auditoire que nous nous soyons présenté, de quelque niveau social qu'il fût, toujours — à part quelques fous, quelques énergumènes qui se prétendent patriotes parce que du jour au lendemain, sans savoir pourquoi, ils précipiteraient leur patrie dans des aventures, — nous avons reçu la même réponse : la chair à canon se déclarait lasse de se voir mettre à la bouche des canons. (*Applaudissements.*)

Mais aujourd'hui, c'est autre chose : c'est le canon qui éprouve des scrupules, qui a peur de ses œuvres et de sa puissance; aujourd'hui c'est le diable qui trouve que son œuvre est trop maudite, et qui demande qu'on la rende moins affreuse pour lui permettre de continuer à faire sa besogne de destruction et de haine sans trop soulever contre lui-même l'indignation et la pitié du genre humain.

Il y a quelques semaines, un très honorable officier supérieur, colonel de cavalerie en retraite, ancien aide de-camp du maréchal Bosquet, dont il a très agréablement raconté la vie, le colonel Thomas, publiait une brochure sous ce titre que je lui ai emprunté : *Les armements de l'avenir*; ou S'ARRÊTERA-T-ON? Et il me faisait l'honneur de m'adresser cette brochure en me demandant si je ne serais pas disposé à m'intéresser à l'idée qu'il développait.

Quelle est cette idée? C'est que la guerre telle qu'on

la ferait maintenant, si on la faisait, n'est plus admissible. C'est que la roburite, la dynamite, la mélinite, ces *perfides explosifs* qui fauchent sans les avertir les plus belles existences, qui font disparaître le brave et le lâche de la même façon, sans qu'ils sachent seulement par qui ils sont frappés ou qui ils ont frappé; c'est que la poudre sans fumée elle-même qui déconcerte toutes les anciennes tactiques; tout cela devrait être prohibé parce que tout cela c'est du carnage, de la boucherie, c'est de la charcuterie de Chicago. Et de même que là-bas, en quelques instants, les animaux sont transformés en boudins, jambons et saucisses, de même ici les hommes en quelques minutes seraient transformés en cadavres et en boue sanglante !

Eh bien ! est-ce possible ? dit le colonel Thomas. Est-ce que c'est la guerre, cela ? Non, ce n'est pas la guerre. Quoi ! Des machines, des explosifs qu'un ingénieur a combinés dans son cabinet, qu'un mécanicien fait marcher en tournant une manivelle, en pressant un bouton, des machines à tuer, des moulins à chair humaine, vous appelez cela la guerre ? Ce n'est pas la guerre que nous connaissions, dit le colonel Thomas : la guerre que nous avons connue, c'était un beau tournoi ; on y était courtois, on se battait corps à corps, on savait à qui on avait affaire ; on était, suivant le mot du maréchal Bosquet, des panthères dans le combat, mais on était des frères après la bataille. Et l'on pleurait, comme les ennemis, et avec eux, sur tous ces braves gens qu'on avait vus la veille pleins de vie. Et l'on versait des larmes, en serrant la main des survivants, sur ceux qu'on avait tués galamment, courtoisement, dans la bataille de la veille. Et alors il

nous cite la bataille de Fontenoy et le mot célèbre :
« *Messieurs les Anglais, tirez les premiers.* »

Voilà la guerre, dit-il ; et je demande, au nom de tous les militaires qui aiment la guerre, pour lesquels le jour de bataille est un jour de fête, mais qui n'en ont pas moins au cœur le sentiment de l'humanité, je demande la réunion d'une conférence, un arbitrage international pour civiliser, humaniser la guerre, et pour empêcher que ces procédés barbares, mécaniques, ces machineries brutales et bestiales, ne prennent la place de nos anciennes belles passes d'armes.

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, je crois que le colonel Thomas et ceux qui ont soutenu sa thèse se trompent. Avant d'insister sur ce point, permettez-moi encore une remarque pour vous montrer cependant combien cette impression, cette horreur de la guerre telle que nous l'avons vue apparaître dans cet horizon qui, Dieu merci, recule depuis vingt-cinq ans, et que nous espérons bien voir reculer toujours, combien, dis-je, ce sentiment est général. Dans un des journaux que j'ai eu l'occasion de lire, *le Siècle*, un officier supérieur, qui y traite habituellement les questions militaires, s'est occupé de cette question. Il s'est prononcé, je dois le dire, contrairement à la thèse du colonel Thomas, et conformément à mon opinion, à savoir que la guerre, c'est la guerre, qu'on ne peut pas l'empêcher d'être épouvantable, et qu'il est bien moins difficile, quoique ce ne soit pas facile, d'empêcher la guerre d'éclater que d'humaniser la guerre.

La *France militaire* et d'autres journaux, mais la *France militaire* notamment, ont été, comme le colonel Thomas, d'accord avec moi pour condamner absolu-

ment le duel et pour dire que le duel devrait être proscrit, comme il l'est en Angleterre et en Russie, dans l'armée et dans la vie civile. En même temps, ces journaux ont repris l'idée du colonel Thomas : ils ont déclaré que nous avons beau faire, que nous avons beau demander la paix universelle, nous ne l'obtiendrions jamais ; que la guerre était inévitable, et que même, malgré tout ce qu'elle a de terrible et d'affreux, la guerre était une nécessité de la vie des nations civilisées comme des autres. Mais en même temps aussi, dans la *France militaire*, on m'appelle, avec toutes sortes d'égards, je vous demande pardon de répéter l'expression, « le vénéré Président de la Ligue de la paix », et l'on déclare que, tout en soutenant la nécessité de la guerre et l'impossibilité de la faire disparaître, on ne peut qu'encourager les efforts des hommes de cœur qui cherchent à en écarter indéfiniment les maux.

Croyez-vous, par hasard, qu'il y a vingt ans, dix ans même, on se serait occupé de nous de cette façon et dans ces termes ? Est-ce que vous croyez que des militaires seraient venus à nous pour nous demander de nous associer à leurs idées d'humanité justes ou non, susceptibles ou non de succès ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a pas bien longtemps on aurait eu autre chose pour nous que des risées et des anathèmes ; qu'on aurait fait autre chose que de nous considérer comme des rêveurs, des utopistes, des fous, des chimériques et peut-être, ainsi que quelques-uns le font encore, qui ne ménagent pas toujours les lettres d'injures, comme des antipatriotes et des hommes sans foi ni loi ?

Non, tout a changé ; même là où la guerre est la

profession, là où elle est désirée par quelques-uns, aujourd'hui l'on est obligé de s'apercevoir de ce qu'elle a d'absurde et d'odieux. Sous la pression de l'opinion publique, comme sous l'impression de terreur que produisent nécessairement ces développements effrayants de l'art de détruire, on a été obligé de se demander s'il n'y a pas des précautions à prendre contre ce déchainement du cataclysme qui paraît toujours suspendu sur nos têtes et que nous espérons cependant bien écarter.

Ils se plaignent qu'on leur ait changé la guerre? Ils se trompent : on ne leur a pas changé la guerre ; c'est leur point de vue qui a changé parce qu'on leur a fait voir ce qu'ils ne voyaient pas autrefois. La guerre a toujours été ce qu'elle est ; elle a toujours été le déchainement de toutes les brutalités et de toutes les violences ; elle a toujours été la suppression et la négation de toutes les lois civiles, humaines et divines ; elle a toujours été la substitution de la bête à l'homme, de la barbarie à la civilisation. Si l'on regardait un peu plus dans le passé, il serait bien aisé de s'en apercevoir. Vous parlez de Fontenoy, colonel ? Eh bien ! après la bataille de Fontenoy, dans laquelle les chefs de l'armée se traitaient avec cette courtoisie chevaleresque consistant à offrir les premiers sa poitrine, c'est-à-dire celle du peuple, aux coups, et dans laquelle ce pauvre peuple, la chair à canon de l'époque, était comme toujours la pâture des balles, des boulets et des baïonnettes, d'Argenson écrivait à Voltaire : « Le triomphe est la plus belle chose du monde ; les Vive le Roi ! les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à

ses guerriers, la visite des redoutes encore intactes, la joie, la victoire, la gloire la tendresse ! mais le plancher de tout cela, c'est du sang humain ! »

Oui ! c'est toujours du sang humain ; nous pourrions remonter bien haut dans le passé et ce serait toujours la même chose. Oh ! sans doute, si les engins qui sont encore restés inutiles venaient à entrer en activité ; si toute cette machinerie sayante venait à faire son œuvre de charcuterie humaine, personne ne peut dire quel serait le résultat, combien il y aurait de cadavres, de villes renversées ou sautant en l'air, combien de nations ruinées. Non, personne ne peut le dire. Mais est-ce qu'il n'y a pas eu dans le passé des batailles dans lesquelles, sans tout cet arsenal nouveau, on a laissé sur le carreau des 20, 30, 40, 50, 60.000 hommes en une journée ? Est-ce qu'à Leipsick les canons n'entraient pas jusqu'au moyeu dans la boue sanglante ? Est-ce qu'à Magenta, à Solférino, on n'a pas vu l'artillerie passer, parce qu'il le fallait pour le salut de l'armée, non seulement sur les cadavres des morts, mais sur les corps des blessés, de ces pauvres soldats qui n'avaient qu'une blessure sans gravité, une jambe cassée, et qui imploraient la pitié de leurs officiers en demandant qu'on les fit relever ? Un instant après les canons passaient, et on n'entendait plus que le craquement des os.

La guerre n'a toujours été que cela et ne peut pas être autre chose : c'est sa nature. Vous ne la civiliserez pas. Vous pouvez la diminuer, mais vous ne pouvez pas faire que quand deux chiens, deux lions, deux hommes ou deux peuples en sont venus aux prises, vous puissiez leur dire avec quelque espoir

d'être entendus : rentrez vos dents et vos griffes, émoussez vos armes, faites attention à ne pas vous faire trop de mal. Non, une fois la bête déchainée, la bête mord, égratigne, tue. Et il faut qu'elle le fasse, parce qu'en somme, suivant l'expression vulgaire mais juste, on combat pour sa peau, et quand on défend sa peau, on ne fait pas attention à la peau des autres. (*Applaudissements.*)

Ce même colonel Thomas a écrit, depuis sa brochure sur les *Armements de l'avenir*, une intéressante étude sur la guerre de Sécession, on dit aujourd'hui de rébellion, des Etats-Unis. Il a eu pour but d'y montrer, par de « vaillants exemples », ce que la guerre développe d'héroïsme. Eh bien ! comme le remarquait encore l'officier supérieur qui écrit dans *le Siècle*, c'est précisément dans cette guerre de Sécession qu'ont commencé à apparaître tous ces épouvantables moyens de destruction. C'est dans cette guerre qu'on a eu recours à des procédés nouveaux, aux procédés mécaniques, industriels, scientifiques de tuer. C'est dans cette guerre qu'un navire, armé par le Sud, *le Merrimac*, ayant surpris deux navires du Nord, les a coulés en deux coups d'épéon avec tous leurs équipages, et que lui-même, bien peu de temps après, abordé à son tour par un croiseur du Nord, *le Monitor*, a été coulé avec tout son équipage comme il avait coulé les autres. C'est dans cette guerre de Sécession qu'on mettait dans le charbon destiné aux trains et aux navires du parti ennemi des blocs remplis de poudre ou d'explosifs, qui, une fois dans le foyer, faisaient nécessairement explosion et causaient les dommages les plus effrayants aux ennemis contre lesquels on avait usé de cette épouvantable trahison.

Que voulez-vous qu'on fasse, en effet, quand on se dit : Il faut que je détruise ou que je sois détruit, il faut que je tue ou que je sois tué? Quand on en est là on a beau faire et dire, être dans d'autres occasions les gens les plus humains du monde, on a recours à tous les procédés, on prend la mort pour ainsi dire à pleines mains pour la verser sur la tête des autres. Je le répète, la guerre, c'est la barbarie, c'est le meurtre en grand, la ruine en grand, et il en a été et il en sera toujours ainsi.

Un jour, il y a déjà longtemps, le 10 février 1869, je parlais dans une salle qui n'est pas bien éloignée d'ici, la salle Herz, sur les maux de la guerre et les bienfaits de la paix, avec mon maître M. Laboulaye. M. Laboulaye, dans la conférence qu'il voulut bien faire avec la mienne, nous annonçait ce qui se réalise aujourd'hui. La guerre, disait-il, c'est une vieille coquette qui commence à laisser voir ses rides et ses verrues. En réalité, elle a toujours été laide, malgré tout ce qu'elle a fait pour se farder et paraître belle. On a trouvé dans les ruines de Babylone et de Ninive les bibliothèques en terre cuite et en briques rondes de l'époque des rois de ces villes. Qu'y dit-on? J'ai tué tant de dizaines de mille hommes de tel peuple; j'ai fait massacrer toutes les femmes, égorger tous les enfants. Et c'est de cela que l'on se vante! En Egypte, c'est la même chose : Sésostris n'en dit pas moins. Si nous passons à côté, si nous lisons l'histoire de ce petit peuple qui occupait la Judée, qu'y voyons-nous? Le Dieu des armées, comme nous l'appelons, bien qu'il ne soit jamais appelé ainsi dans la Bible, à ce qu'assurent les gens qui s'y connaissent, ce Dieu que

l'on bénit, auquel on chante des *Te Deum* pour le remercier des crimes et des massacres qu'on a commis en son nom, nous le voyons affublé par le récit biblique de la responsabilité des plus effroyables massacres. Samuel ordonne à Saül de faire périr jusqu'au dernier des Amalécites et leurs enfants et même leurs animaux. Et il jette l'interdit sur lui parce que le dégoût l'a pris au cours de son abominable exécution. Et il le fait déposer parce qu'il est atteint de quelques sentiments de pitié. Nous lisons dans le psaume sur les fleuves de Babylone cet abominable vœu, cette forme épouvantable du sentiment de la vengeance : « O Babylone, heureux celui qui pourra te rendre tous les maux que tu nous as fait souffrir ! Heureux et béni celui qui prendra les petits enfants, les arrachera du sein de leurs mères, et qui, sous leurs yeux, leur brisera la tête contre la pierre ! »

Voilà la guerre d'autrefois, voilà la guerre de tous les temps. Elle est plus ou moins épouvantable, mais en réalité elle n'est pas, malgré la puissance de destruction dont on dispose, elle n'est pas devenue plus épouvantable de nos jours. Elle a seulement montré davantage, par la puissance des engins dont elle dispose, en quelques instants, pour ainsi dire, ce qu'elle ne montrait pas si clairement. Elle nous a épouvantés par la concentration de toutes ces forces qu'elle met à notre disposition ; elle a mis par anticipation sous nos yeux, en un jour, en un moment, ce qui était autrefois réparti sur des points plus ou moins éloignés. — En même temps, il s'est produit autre chose : ces horreurs, on les voyait, mais sans les voir. On les voyait seulement quand on en

était témoin, on ne les voyait pas au loin. Aujourd'hui tout le monde les voit, tout le monde les sent, tout le monde sait ce qui se passe ou se passerait si la guerre était déchaînée sur nous. Ce n'est pas tout : autrefois, la guerre était le fait d'une partie des nations, elle était localisée, elle se faisait sur un point par une partie de la nation. Aujourd'hui la guerre serait faite par tout le monde, atteindrait tout le monde. Il n'y a pas un homme qui, avant même que la guerre ne fût déclarée, le jour où elle serait imminente, ne soit arraché à son foyer. Autrefois, quand on n'avait pas le cœur trop sensible, on pouvait compatir de loin aux misères de ces foules qui étaient envoyées au-devant du canon, mais on n'en était pas profondément troublé. Aujourd'hui ce n'est pas seulement une pitié vague et impersonnelle, ce sont les entrailles maternelles elles mêmes qui saignent et souffrent pour les fils de ces entrailles. Il n'y a pas une mère, pas un père aujourd'hui qui puisse penser à la guerre sans se dire : la guerre n'est pas seulement l'affaire de la nation, l'affaire de mon pays ; la guerre, c'est mon affaire, c'est chez moi, dans mon foyer, dans ma famille, qu'elle m'atteint. Dès le premier jour elle va y mettre la main, en arracher ce qu'il y a de plus cher pour le jeter là-bas. Et de ce sentiment général naît jusque chez les hommes de guerre cette horreur, cet épouvantement, cette pitié plus haute que nous voyons s'accuser dans les écrits des militaires comme ceux du colonel Thomas et ceux qui viennent à sa suite.

L'intérêt, de son côté, vient à l'appui de ce sentiment nouveau ; car, comme je le disais tout à l'heure, autrefois la guerre se faisait ici et cela n'empêchait pas

de vivre là. On se battait au nord de la France, et le midi pouvait continuer à vivre comme si de rien n'était. On se battait en Espagne, en Autriche, en Allemagne, en Suisse, en France; on ne s'en préoccupait ailleurs que par des sentiments humains, par curiosité peut-être. Aujourd'hui, il faut répéter le mot malgré ce qu'il a de malsonnant à certaines oreilles, tout est international. La guerre qui se fait ici se répercute là-bas; nous manquons de coton si l'on se bat aux Etats-Unis; nous manquons de blé si l'on se bat dans le voisinage de la mer Noire; nous manquons de crédit et de ressources parce que nous manquons de sécurité pour le lendemain si, sur un point quelconque, nos correspondants d'Allemagne, d'Asie, d'Afrique, de n'importe où, voient leurs relations interrompues et n'osent plus faire d'affaires avec nous. Alors, à côté de ce sentiment nouveau de pitié universelle, de cette crainte universelle qui est le commencement de la sagesse, il y a ce sentiment d'intérêt universel. Aujourd'hui, l'on sait que si telle ligne de chemin de fer est détruite à deux cents lieues de chez soi, que si tel pont saute, si tel canal est interrompu, ce sont les actions et les obligations que l'on a dans son propre tiroir, ce sont les économies du vieux père et de la vieille mère qui vont aller à vau l'eau ou sauter en l'air avec le pont, avec la forteresse, avec le canal qu'on a interrompu, détruit là-bas. On a fait du mal à cet homme étranger qui parle une autre langue, et c'est à soi-même qu'on a fait du mal. Je vous demande pardon de répéter ce dicton vulgaire; mais franchement, n'est-ce pas, dans des proportions effrayantes, ce qu'on appelle vulgairement cracher en l'air pour que cela

vous retombe sur le nez ? Faire mal aux autres aujourd'hui, c'est nécessairement, infailliblement, se faire mal à soi-même. Il y a une solidarité de bien et de mal, de richesse et de pauvreté, d'humanité et d'inhumanité, de moralité et d'immoralité, de science et d'ignorance, de misère et de bien-être ; solidarité à laquelle, qui que nous soyons et quelle que soit peut-être la tranquillité superbe dans laquelle nous nous retranchons, il n'est pas possible d'échapper. La contagion du mal est comme la contagion du bien ; et l'une et l'autre nous obligent, de par tout ce qui peut nous être cher, à écarter le mal de notre voisin comme de nous-mêmes, et à faire le bien du voisin comme nous désirons faire notre propre bien (*Applaudissements.*)

En même temps, Mesdames et Messieurs, et c'est peut-être tout simplement une autre forme des mêmes vérités, comme l'idée du devoir, les idées de puissance et de richesse se sont transformées. J'ai sous les yeux un petit volume intitulé *Gaule et Gaulois*, qui ne paraît pas, d'après ce titre, avoir de grands rapports avec la question dont je m'occupe, et qui cependant s'y rapporte plus qu'on ne le croirait. Dans ce petit volume, l'un de nos plus braves amiraux, qui est en même temps l'un de nos plus remarquables penseurs et écrivains, l'amiral Reveillère, dit : « Les conquérants d'aujourd'hui, ce sont les ingénieurs, les commerçants ; ce sont les hommes de science. Le champ de bataille, c'est le marché. » Et il ajoute : « Le rôle du soldat s'est épuré et agrandi en se réduisant au devoir de défendre l'indépendance de son pays. » La conquête, le jour en est passé. La conquête, c'est l'une

de ces idées erronées de la vieille et fausse économie politique, comme de la vieille et fausse morale et de la fausse grandeur. La conquête, c'est ce que cet écrivain intelligent et original qui s'appelle Novicow, le vice président russe de l'Institut international de sociologie, a appelé la superstition du kilomètre carré. Nous avons vécu, Mesdames et Messieurs, nous vivons trop encore sous l'influence de cette superstition. Nous croyons ou nous avons cru que la puissance et la grandeur d'une nation se mesurent à la superficie du terrain qu'elle occupe et au nombre des hommes qui obéissent à la loi de la souveraineté, telle qu'elle s'exerce dans cette nation. Nous croyons qu'ajouter des kilomètres carrés à son pays, n'importe où et n'importe comment, c'est l'agrandir, le fortifier ; qu'y ajouter des hommes, même à l'état de troupeau récalcitrant, comme l'a fait pour son dam et le nôtre une puissance voisine, c'est accroître sa puissance. C'est souvent le contraire. Certes, la terre féconde, la terre bien cultivée, la terre de laquelle on tire, par la culture, par les mines, par les travaux de toutes sortes, la richesse et les moyens d'améliorer la condition des hommes. cette terre est une source de richesses parce qu'elle sert au travail qui produit tout, duquel tout sort au travail qui est l'origine ou pour mieux dire la substance même de toute richesse digne de ce nom. Certes, des hommes, s'ils sont laborieux, intelligents, attachés à leur patrie, à leurs institutions, lorsqu'ils sont en plus grand nombre, sont une augmentation de force. Mais si ces hommes ont été arrachés au pays auquel ils tenaient et attachés à un pays nouveau par la violence et par la force, s'ils portent

dans leurs cœurs des sentiments hostiles et malveillants, si, dans une société, il y a des bas-fonds dans lesquels couvent à toute heure le trouble, la misère, l'erreur et l'insurrection, le nombre de tels hommes n'est pas une force, il est une diminution de forces et une gêne. La vraie puissance, c'est la puissance productive du travail. Un jour, le régent d'Angleterre, se promenant dans la campagne, arriva dans le village de Soho, et, surpris par le bruit qu'il entendait, par la fumée et par les flammes qu'il voyait, il entra dans une usine. C'était l'usine dans laquelle Bolton, l'associé du grand James Watt, fabriquait les machines à vapeur. « Mais que diable fait-on dans cette maison ? dit le Régent. — Monseigneur, dit Bolton, on fait ici ce que les princes aiment le plus, on fait de la puissance. »

Oui, la véritable puissance, c'est celle-là, c'est celle qui arme les mains industrieuses, qui les arme pour le bien, qui leur met en même temps les moyens de se défendre contre le mal. Et cette puissance-là. Mesdames et Messieurs, ne peut se développer, devenir tout ce qu'elle doit être, donner tout ce qu'elle doit donner, qu'à une condition : c'est qu'elle ne soit pas à toute heure troublée, entravée, désorganisée, ruinée, anéantie, tantôt par l'insécurité du lendemain, tantôt par les troubles du jour, et que la puissance de destruction, qui grandit en même temps que la puissance de production, ne vienne pas prendre la place de celle-ci et empêcher les hommes de tirer de leurs mains tout le bénéfice qu'ils devraient en tirer.

Voilà pourquoi il avait raison ce grand homme de bien, ce grand démocrate qui s'appelait Richard

Cobden. Un jour, combattant ce qu'il appelait la folie Palmerston, il demandait, dans le Parlement anglais en quoi le gouvernement anglais pouvait avoir besoin de faire, suivant l'expression de mon vieil ami Henri Richard, sa râfle impitoyable sur le produit de la sueur des hommes, pour augmenter le nombre des forts qui garnissaient les côtes et le nombre des canons qui garnissaient ces forts. Et il ajoutait : « Donnez-moi donc, pour activer le commerce, pour ouvrir plus librement vos ports aux vaisseaux de toutes les nations, cet or et ce travail que vous allez consacrer à des défenses dont vous n'avez que faire ; et je vous ferai, moi, avec des balles de coton et de laine, des remparts plus inexpugnables cent fois que vos remparts de granit qui ne sont bons qu'à attirer les boulets et qui peut-être n'y résisteraient pas ; je vous ferai, par l'échange des produits, c'est-à-dire par l'échange des idées et des hommes, en redoublant et renouvelant sans cesse les liens qui unissent les uns aux autres les hommes de tous les points de l'horizon, je vous ferai une cuirasse d'intérêts, de bienveillance, d'amitié et de liaisons mutuelles qui sera cent fois plus forte pour vous défendre et vous protéger que toutes vos cuirasses de fer et de granit. »

Il disait vrai. Encore une fois, ce ne sont pas seulement les horreurs de ces armements nouveaux, ce sont nos prédications, les livres, les journaux, les congrès de paix, les conférences de l'Union interparlementaire dans laquelle se réunissent tous les ans les hommes de bien de tous les parlements du monde civilisé, c'est tout cela qui a fait surgir cet esprit nouveau, qui a fait répandre sur l'ensemble du continent

européen et le reste du monde, non pas seulement la terreur salutaire de la mort qui nous menace, mais le sentiment plus élevé, supérieur, du bien que nous pouvons nous faire les uns aux autres et du devoir que nous avons les uns à l'égard des autres.

Mesdames et Messieurs, ce sont là les vrais armements de l'avenir. Répandons les idées justes, éclairons les ignorants, faisons disparaître les antipathies et les animosités ; forçons l'attention à la fois de ceux qui ont commis des erreurs, des iniquités, et de ceux qui en ont souffert ; montrons-leur la nécessité de réparer et de pardonner, et de restaurer dans le monde le règne de la justice internationale et du droit. Faisons prévaloir, comme le disait autrefois si noblement dans ses discours de rentrée à la Cour de cassation mon maître et illustre confrère Renouard, faisons prévaloir enfin cette maxime que le droit prime la force, à la place de la maxime : la force prime le droit. Rétablissons entre les nations ces liens innombrables du commerce, si faibles individuellement, à ce qu'il semble, et si forts par leur réunion, qui sont comme cette multitude de petits fils par lesquels les habitants de l'île de Lilliput avaient enchaîné le géant Gulliver. Alors finira le règne de cet ogre de la guerre qui consume, comme on l'a dit, autant pour ses digestions que pour ses repas, monstre qui dévore à toute heure le plus clair, le meilleur de notre substance, qui, sur toute la surface du monde civilisé, prend au travail la moitié et plus de ce qu'il a produit, en sorte que Bastiat a pu dire : « Le travail produit, et la politique détruit. Et voilà pourquoi le travail n'a pas sa récompense. » Voilà pourquoi partout la faim, mauvaise

conseillère, la faim, qui est au fond de toutes les revendications sociales, justes et injustes, sème partout le vent de tempête qui peut faire sortir de la paix armée, menace perpétuelle de guerre internationale, une guerre cent fois plus terrible, la guerre civile, la guerre intérieure.

Voilà ce qu'il faut prévenir, rendre impossible. Il n'y a qu'un moyen, c'est de renoncer aux armements tels que nous les comprenons aujourd'hui. pour en venir aux véritables armements, aux armements de la paix, de la justice, de la bienveillance sociale et internationale, au respect de la vie humaine sous toutes ses formes, et de la vie individuelle et collective.

Un mot encore. J'ai rappelé que le maréchal Bosquet, après la bataille d'Inkermann, disait de ses soldats que c'étaient des panthères bondissant dans les buissons : paroles que l'on comprend dans l'enivrement de la lutte, mais qui sonnent étrangement dans la tranquillité de la paix, et qui rappellent un mot que l'on m'a conté et qui n'est pas connu, d'une femme qui, hélas ! a bien contribué à nous faire subir la guerre, l'impératrice Eugénie. Un jour, après la guerre d'Italie, elle fut reçue à la Maison de Saint-Denis ; on avait préparé une petite cantate que chantaient toutes les jeunes filles. L'un des couplets en l'honneur des zouaves disait : « Ce sont des lions au combat, des frères après la bataille » L'impératrice s'arrêta, réfléchit un instant, et, d'un air grave : Pourquoi pas avant ? dit-elle.

Pourquoi pas avant ? dirons-nous à notre tour, à ceux qui gouvernent les nations. Pourquoi pas avant ? dirons-nous aux nations elles-mêmes. Pourquoi pas la paix, la justice ? Pourquoi pas tout ce bagage d'horreurs au rancart ?

Le lendemain de la bataille d'Inkermann, et c'est pour cela que j'y ai fait illusion, un officier anglais de haut grade voulut parcourir le champ de bataille. Vous savez qu'après avoir parcouru le champ de bataille d'Eylau, Napoléon dit : « Ce spectacle est bien fait pour faire réfléchir les conquérants et leur montrer ce que coûte la gloire. » En vertu de quoi, trouvant que le sang se voyait trop sur les habits blancs, il fit changer la couleur des uniformes afin qu'on le vit moins et qu'il pût dire quelque temps plus tard à M. de Metternich : « Je me moque bien, moi, de 200.000 hommes ! »

Vous vous rappelez encore que sur le champ de bataille de Senef, le prince de Condé, auquel on faisait remarquer l'énormité du massacre, répondit, en haussant les épaules, avec une grossièreté soldatesque : « Une nuit de Paris réparera tout cela ! » Vous vous rappelez encore que c'est après avoir vu le champ de bataille de Plewna que le czar Alexandre III prit la résolution de ne plus souffrir qu'on fit la guerre. Eh bien ! l'officier anglais éprouva à un degré supérieur encore ce sentiment d'horreur : il rentra dans sa tente saisi d'une fièvre chaude et, dans son délire, il répétait incessamment : « Otez-moi ces cadavres ! ».

Je dis que l'humanité ne sera sage que le jour où elle sera saisie tout entière de cette folie, et où d'un seul mot, d'un seul cri, d'une seule voix, toutes les nations se lèveront pour dire à ceux qui les envoient sur les lieux de carnage : « Otez-nous ces cadavres ; fermez ces abattoirs ; laissez-nous vivre en travaillant ! »
(*Applaudissements répétés.*)

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. FRÉDÉRIC PASSY

A la librairie HACHETTE : *Les machines et leur influence sur le progrès social, le petit Poucet du XIX^e siècle* (Georges Stephenson et la naissance des chemins de fer). *L'industrie humaine, la population* (Malthus et sa doctrine), *la liberté commerciale, la monnaie et le papier-monnaie, la propriété et l'hérédité, etc., etc.*, faisant partie de la collection des entretiens populaires et des cours d'économie industrielle.

A la librairie GUILLAUMIN : *Leçons d'économie politique, Mélanges économiques, la Propriété intellectuelle, l'Économie politique en une séance, l'Enseignement obligatoire, la Question des octrois, la Part de la France dans l'Économie politique, l'Enseignement secondaire en France, Edouard Laboulaye, Frédéric Bastiat, le Rétablissement des tours, la Barbarie moderne, la Liberté individuelle en 1881, la Véritable égalité, la Liberté du travail et les traités de commerce; DISCOURS PARLEMENTAIRES : sur les syndicats professionnels, le Programme économique du gouvernement, les Expéditions lointaines et les crédits pour le Tonkin et Madagascar, les Modifications aux tarifs des douanes (céréales et bétail), la réglementation des heures de travail et la responsabilité des accidents industriels, la liberté des funérailles.*

A la librairie DELAGRAVE : *Vérités et Paradoxes.*

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR L'ARBITRAGE ENTRE NATIONS : *Discours, rapports et brochures diverses sur la paix et la guerre; l'Arbitrage international, etc.; La question de la paix, l'Avenir de l'Europe, etc.*

Chez FISCHBACHER et chez GUILLAUMIN : *Les Fables de la Fontaine.*

A la bibliothèque des ANNALES ÉCONOMIQUES et à la librairie GUILLAUMIN : *Discours au Congrès Monétaire de 1889, etc., etc.*

CONFÉRENCES : *sur l'impôt sur le revenu, à la chambre syndicale des propriétaires immobilières; la paix sociale; conférences pour les sociétés du travail, l'idée de Dieu et la liberté; conférences pour l'Union des Femmes de France, le devoir social, etc., etc.*

Conférence au familistère de Guise, 1891. La question de la Paix, brochure de 16 pages.